

PERSPECTIVE CATHOLIQUE

Lettre d'information N° 324 - 1er juillet 2026



Quelques jours avant les sacres épiscopaux du 30 juin 1988 à Écône, événement qui allait marquer durablement les relations entre la Fraternité Saint-Pie X et Rome, Mgr Marcel Lefebvre accordait un entretien au Figaro. Interrogé par Michèle Reboul sur son intention de consacrer des évêques sans mandat pontifical et sur les conséquences ecclésiales d'un tel acte, le prélat français exposait avec franchise les raisons qui le conduisaient à cette décision. À travers cet échange, il développait sa conception de la fidélité à la Tradition, de l'obéissance au pape et de la crise qu'il estimait traverser l'Église depuis le concile Vatican II. Des réponses qui sont d'une étonnante actualité, en ce jour du 1er juillet

Une interview exclusive de Mgr Lefebvre

«**Pourquoi je veux ordonner des évêques**»

Michèle Reboul – Sacrer des évêques sans l'autorisation du Pape, n'est-ce pas faire schisme avec l'Église?

Monseigneur Lefebvre – Oui, si la curie et le Pape étaient restés fidèles à la tradition. Mais c'est la Rome occupée par les modernistes qui est en rupture ou en schisme par rapport au passé et au magistère traditionnel de l'Église. Par suite, consacrer des évêques pour garder et continuer le sacerdoce catholique, c'est faire acte de fidélité à l'Église de toujours.

– Ne devez-vous pas rester uni au Pape, plutôt que former une Église parallèle ?

– Je suis uni au Pape en tant qu'il est successeur de Pierre, mais non si ce qu'il dit ou fait est opposé à ce que l'Église a toujours cru. Le Pape bénéficie d'un crédit de vingt siècles où la papauté était la gloire du monde chrétien, mais on ne peut que constater douloureusement la désagrégation de son autorité comme gardien de la foi. La foi étant la source de l'unité de l'Église, je ne crée pas une Église parallèle puisque je professe la foi catholique dans son intégralité.

– Votre devoir n'est-il pas de faire un acte d'humilité et de sacrifice en vous soumettant au Pape ?

– S'il ne s'agissait que de moi, je m'inclinerais aussitôt. Mais ce qui est en cause, ce n'est pas ma personne, mais l'avenir de la Tradition, c'est-à-dire de la perpétuation de la foi de l'Église. Me demander de supprimer mes séminaires, c'est me faire adopter l'orientation nouvelle qui, depuis le concile, est destructrice de la foi et de l'Église. Mon devoir d'évêque, successeur des apôtres, est de continuer à maintenir la vraie foi, le véritable sacerdoce et la vraie messe. Le Vatican n'a jamais pu prouver que je me trompais. Il se contente de dire : «Vous désobéissez !» mais saint Thomas d'Aquin affirme : «Lorsqu'il s'agit de la foi, il faut savoir résister publiquement à ses supérieurs». Si je désobéis au Pape, ce n'est pas pour des raisons de sensibilité de goût pour la liturgie ancienne, mais pour garder la foi et donc me soumettre à l'Église. Ce sont ceux qui veulent changer la foi qui sont orgueilleux, car ils refusent la Révélation dans sa plénitude. Je me soumetts constamment dans mon intelligence et ma volonté à la foi qui m'a été enseignée. On voudrait me faire changer mais on doit garder la foi quitte à être martyr, à donner son sang pour la vérité. Il y aurait orgueil de ma part si je pensais pouvoir transformer ma foi et l'exprimer de façon plus acceptable par l'esprit moderne, alors que la foi est humilité puisqu'elle est un acte de soumission à Dieu.

– Vous vous proclamez fidèle à l'Église éternelle, mais ne pensez-vous pas diviser l'Église par votre obstination et votre rébellion ?

– J'adhère à la vérité du catholicisme contenue dans le trésor de l'Écriture et de la Tradition. Je ne divise pas l'Église en m'unissant à tous les Papes qui ont professé son magistère pendant vingt siècles : l'unité de l'Église n'est pas seulement dans l'espace mais dans le temps, et je suis en communion avec l'Église éternelle. Ceux qui divisent l'Église sont ceux qui, depuis Vatican II, rompent avec leurs prédécesseurs, en quoi ils résistent à l'assistance du Saint-Esprit qui ne change pas : Ils s'éloignent de plus en plus de la Tradition alors que nous la gardons. –

Vous reprendrez bien un peu de métaphysique ?



Thibaut Marqueyrol - Nous avons longuement parlé au cours des derniers articles d'intelligence artificielle, car il convient d'être armé intellectuellement et moralement face à des choses qui, que nous le voulions ou non, affectent de façon significative notre société et notre quotidien. Les éléments que nous avons donnés ou soulignés ne prétendent à aucune nouveauté intellectuelle. Ils sont plutôt des rappels d'éléments de la raison droite. En tout cas, c'est leur but. Dans cette perspective catholique, naturellement, nous souhaitons clore cette série d'articles sur l'IA par un tour d'horizon philosophique.

Qui dit philosophie, pour un catholique, dit thomisme. Rappelons, en cette période léonine, que Léon XIII, dans l'encyclique *Aeterni Patris* de 1879, l'appelle *philosophia perennis*, la plus adaptée pour défendre la foi catholique contre les erreurs modernes (idéalisme, matérialisme, positivisme, etc.). Le Code de droit canon de 1917 impose l'étude de saint Thomas dans la formation des prêtres. Curieusement, ni *Gaudium et Spes* ni le Code de droit canon de 1983 n'en font plus la référence absolue, mais recommandent au contraire le dialogue et l'ouverture à d'autres maîtres...

Qu'avons-nous donc perdu ?

Sans doute la meilleure boussole. Le thomisme est la continuation de la métaphysique aristotélicienne, qui est à la fois la philosophie du réel et la philosophie de l'être. Les révolutions techniques que nous subissons par vagues successives sont des continuations modernes du *deus ex machina*. Plus puissantes, plus envahissantes, elles nous interrogent sur ce qu'est l'homme. L'IA n'échappe pas à la règle.

Nous convoquons ici des maîtres pour témoigner. Étienne Gilson a montré comment la métaphysique a été progressivement affaiblie ou oubliée à partir de la modernité, privant la pensée d'un ancrage stable dans l'être. Jean Daujat, dans *L'Œuvre de l'intelligence en physique*, a appliqué cette

exigence au domaine scientifique lui-même : même dans l'activité la plus rigoureuse, l'intelligence humaine accomplit un travail d'abstraction et de compréhension causale que ni l'empirisme ni le calcul ne peuvent remplacer.

Ces rappels nous aident à voir que l'IA n'est pas seulement un outil plus puissant. Elle constitue l'expression la plus avancée d'une réduction de l'intelligence à ce qui peut être traité statistiquement dans un substrat matériel. L'intelligence humaine, unie à un corps, accède aux formes universelles par un acte d'abstraction. À partir des images sensibles, l'intellect agent extrait ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est, indépendamment de ses conditions individuelles. Une fois cette forme saisie, elle peut être reconnue dans des situations nouvelles et servir de principe de jugement selon la nature des choses.

L'IA, elle, ne connaît aucune forme. Elle détecte des régularités probabilistes et optimise des corrélations. Elle peut simuler une généralisation à partir d'un très grand nombre d'exemples, mais elle reste dépendante de la distribution statistique de ses données. Elle ne juge pas selon l'être, elle calcule des probabilités. C'est pourquoi elle excelle dans certains domaines et devient fragile dès que la situation exige une saisie de l'essence au-delà des patterns observés.

Certaines critiques contemporaines de l'IA soulignent avec justesse ces limites. On peut penser aux travaux de Yuk Hui sur la technodiversité, aux analyses de Byung-Chul Han sur la perte de substance dans l'ère numérique, ou encore aux approches phénoménologiques et incarnées. Pourtant, parce qu'elles restent largement au niveau de la description de l'expérience vécue, ces approches offrent rarement une réponse convaincante à l'objection matéri-

suite de l'article à la page suivante

liste et utilitariste : «Et alors, si c'est plus efficace et plus commode ?».

De Hegel à Husserl, la phénoménologie a progressivement substitué la description des phénomènes à la recherche de l'essence et de l'être. Elle a voulu mettre entre parenthèses les questions métaphysiques pour revenir à ce qui apparaît. Cette méthode a exercé une influence considérable dans la pensée catholique depuis Vatican II, au nom du dialogue avec le monde moderne. Mais quand le marché ou la technique opposent l'argument de l'efficacité, elle se révèle souvent impuissante. Elle peut décrire l'appauvrissement de l'expérience ou la perte de sens, mais elle manque d'un fondement ontologique assez robuste pour affirmer que la réduction de l'intelligence à des corrélations statistiques n'est pas seulement regrettable, mais erronée dans son principe. Elle reste vulnérable à l'utilitarisme parce qu'elle a, dès l'origine, renoncé à interroger ce qu'est vraiment l'intelligence et ce qu'elle est faite pour connaître.

C'est précisément ce que le thomisme permet d'affirmer avec fermeté. En montrant que l'IA ne peut pas accomplir l'acte d'abstraction des formes ni exercer un jugement selon l'être, il révèle une limite qui n'est pas seulement technique ou culturelle, mais ontologique.

Nous pouvons cependant porter le regard encore plus haut. L'intelligence humaine, unie à un corps, accède aux formes par un processus d'abstraction médiatisé par les sens. Mais il existe des intelligences créées qui n'ont pas besoin de ce détour. Les anges, êtres purement spirituels et immatériels, connaissent directement et intuitivement les formes universelles. Leur connaissance n'est pas discursive ni progressive : elle est immédiate. Pourtant, même cette connaissance angélique n'est pas autonome. Les anges ne possèdent pas par nature une vision exhaustive de toutes les essences. Leur intelligence, si haute soit-elle, reste créée et participée. Elle dépend de la lumière divine et de la grâce qui leur est donnée selon leur rang dans la hiérarchie céleste. Même l'intelligence la plus parfaite parmi les créatures ne connaît pas par elle-même, mais dans la mesure où elle reçoit de Dieu.

Cette dépendance de la grâce, même chez les anges, relativise profondément nos prétentions humaines, y compris technologiques. Elle rappelle que toute intelligence créée – qu'elle soit corporelle comme la nôtre, ou purement spirituelle comme celle des anges – ne connaît vraiment que dans la mesure où elle participe à la lumière qui la dépasse. L'IA, qui reste enfermée dans la matière et le calcul statistique, apparaît alors non seulement comme inférieure à l'intelligence humaine, mais comme radicalement en deçà de ce que peut être une intelligence créée lorsqu'elle est ordonnée à sa fin. Entre la machine, qui ne connaît aucune

forme, et l'ange, qui contemple les essences dans la lumière reçue, l'homme occupe une position intermédiaire. Il est capable d'un acte spirituel – l'abstraction des formes – tout en restant dépendant du corps et des sens. Cette position dit à la fois notre grandeur et notre limite. Elle nous rappelle que l'intelligence humaine n'est ni purement matérielle ni purement spirituelle, mais participée. Elle est faite pour connaître l'être, non pour se réduire à calculer des corrélations.

C'est précisément ce que l'IA met cruellement en lumière. En prétendant augmenter l'homme, elle révèle au contraire à quel point nous sommes tentés de confondre la puissance de calcul avec la capacité de connaître les formes et de juger selon l'être. Plus l'IA devient performante, plus elle nous renvoie à notre propre petitesse : non pas parce qu'elle nous dépasse, mais parce qu'elle nous oblige à reconnaître ce que nous ne sommes pas. Elle ne peut ni abstraire, ni contempler, ni aimer. Elle reste enfermée dans la matière et dans l'efficacité.

Qui l'eût cru ? L'intelligence artificielle, ce symbole moderne de l'homme augmenté et de la maîtrise technique, nous ramène en définitive à notre condition de créatures. Elle nous invite à redécouvrir que toute intelligence créée – même la plus haute, celle des anges – ne connaît vraiment que dans la mesure où elle reçoit. Et que cette réception, cette dépendance à la lumière qui la dépasse, culmine dans la contemplation du Premier Moteur, cause incausée et fin pour elle-même : Dieu. C'est là, au-delà de toute performance et de toute augmentation, que se joue la véritable grandeur de l'intelligence humaine : non dans sa capacité à calculer toujours plus vite, mais dans sa vocation à connaître et à aimer Celui qui est. –

Réservez cette date !

Avully 2026 **Séminaire** *Perspective catholique*

Neutralité, souveraineté et bien commun :
la doctrine catholique face aux blocs internationaux

samedi 29 août 2026 à 10h

au restaurant Avolla, à Avully (Ge)

Avenue de Gennecy 54, Parking à disposition - Ligne TPG 40 et 7)

Pour s'inscrire : info@perspectivecatholique.ch

Le culte du corps : quand le bodybuilding devient une religion moderne

Mirco Canoci - Nous sommes en 1977. Le documentaire *Pumping Iron*, porté par un jeune Arnold Schwarzenegger, fait découvrir au grand public un univers jusqu'alors relativement confidentiel : celui du culturisme, ou bodybuilding, littéralement la « construction du corps ». Cette discipline, fondée sur le développement musculaire et la mise en scène du physique, s'impose progressivement comme un spectacle à part entière, avec ses compétitions, ses poses codifiées et ses figures emblématiques.

Depuis plusieurs décennies, cette pratique s'est largement démocratisée. Les salles de fitness ne sont plus réservées à une élite de passionnés : elles sont devenues des espaces fréquentés par un public toujours plus large, souvent motivé par des objectifs esthétiques. Mais cette démocratisation ne peut être comprise sans une transformation plus profonde : celle d'une société où le corps tend à devenir un objet de performance, de comparaison et de valorisation sociale.

Le corps devenu image : entre réalité et simulation

Cette évolution peut être éclairée par une lecture contemporaine de la culture de l'image, notamment à travers les travaux du philosophe Jean Baudrillard. Dans sa critique de la société de consommation, il montre que l'image ne se contente plus de représenter le réel : elle tend progressivement à le remplacer, jusqu'à produire un univers d'hyperréalité où les signes finissent par se détacher de toute référence stable.

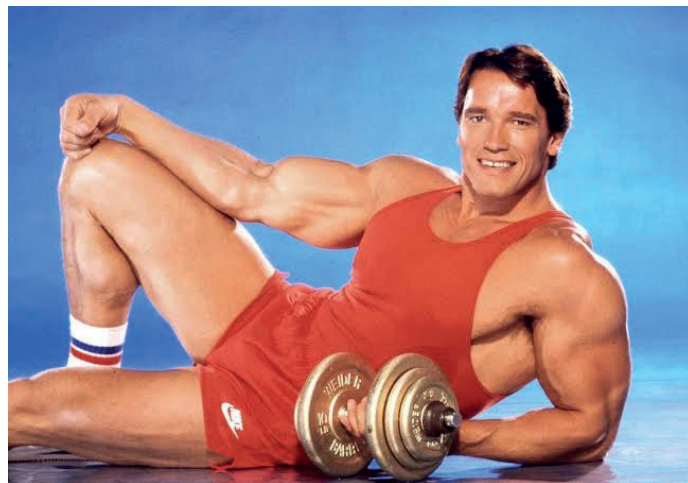
Dans le domaine du fitness contemporain, cette logique est particulièrement visible. Le corps n'est plus seulement une réalité vécue, mais une image construite, optimisée pour être vue, partagée et valorisée. Sur les réseaux sociaux, il est présenté sous des angles soigneusement choisis, sous un éclairage flatteur, parfois retouché, jusqu'à devenir une version idéalisée de lui-même.

Le risque n'est pas uniquement esthétique. Il est anthropologique : le corps réel — avec sa fatigue, ses limites, ses imperfections et sa temporalité — tend à être relégué au second plan derrière un corps-image, théoriquement parfait, mais de moins en moins incarné.

Réseaux sociaux et capitalisme de la visibilité

Les réseaux sociaux ont profondément amplifié cette dynamique. Ils ont instauré une véritable économie de la visibilité dans laquelle le corps devient un support de circulation sociale et parfois économique. Dans cet univers, l'attention est devenue une ressource rare.

Le fitness s'inscrit alors dans une logique où l'individu est incité à transformer son propre corps en capital visible. Il ne s'agit plus seulement de s'entraîner, mais d'exister dans le regard des autres, de produire des images et de maintenir



une présence constante.

Autrefois simple outil permettant de contrôler un mouvement, le miroir est devenu un véritable partenaire de l'entraînement. Les salles de sport sont couvertes de glaces, les exercices sont filmés, photographiés puis diffusés. Le téléphone portable fait désormais presque partie de l'équipement sportif.

Le risque est alors que la recherche de la santé cède progressivement la place à une quête permanente de validation extérieure. Le corps n'est plus seulement vécu : il est exposé, évalué et comparé en permanence.

Dysmorphophobie : quand le regard se retourne contre soi

Dans ce contexte apparaît ou s'intensifie un trouble particulièrement révélateur de notre époque : la dysmorphophobie, ou trouble dysmorphique corporel.

Il se caractérise par une perception profondément déformée de son propre corps. Malgré une musculature parfois impressionnante, certains individus continuent de se percevoir comme insuffisamment développés.

L'exposition quotidienne à des physiques idéalisés accentue ce phénomène. L'individu ne se compare plus à des personnes ordinaires, mais à des images soigneusement sélectionnées, retouchées ou obtenues grâce à des substances dopantes.

Ainsi, ce qui devait être un espace de développement personnel devient un lieu d'aliénation silencieuse.

Logique de surenchère et dérives du milieu

Dans cet univers où l'apparence devient un capital, la logique de la surenchère finit par s'imposer.

L'usage de produits dopants n'est plus seulement destiné à améliorer les performances sportives : il répond souvent à une exigence esthétique toujours plus élevée.

Certaines pratiques illustrent parfaitement cette dérive. Le Synthol, huile injectée directement dans les muscles afin d'en augmenter artificiellement le volume, n'apporte aucune force supplémentaire. Il ne construit pas un muscle : il crée simplement l'illusion d'un muscle.

La logique est révélatrice. Il ne s'agit plus d'être fort, mais de paraître fort. L'apparence prend définitivement le pas sur la réalité.

Le corps cesse alors d'être un organisme vivant pour devenir une simple surface d'exposition destinée au regard des autres.

Des figures emblématiques de leur époque

Impossible d'évoquer le culturisme sans parler d'Arnold Schwarzenegger. Sept fois vainqueur de Mr. Olympia, il demeure l'icône absolue de cette discipline. Son parcours témoigne d'une époque où le bodybuilding restait avant tout un sport de compétition exigeant, fondé sur des années de travail et de discipline.

À l'inverse, des figures plus récentes incarnent l'évolution du phénomène.

Aziz Shavershian, plus connu sous le nom de Zyzz, était devenu une véritable légende d'Internet. Son physique, son style de vie et son image ont progressivement été transformés en mythe par les réseaux sociaux, bien au-delà de sa propre existence.

Jo Lindner, alias Joesthetics, représentait quant à lui le fitness à l'ère des influenceurs : un corps constamment exposé, photographié et intégré à une économie du contenu où identité personnelle et image publique finissent par se confondre.

Tous deux sont décédés à un âge particulièrement jeune. Même si les circonstances exactes de leur mort diffèrent, leurs parcours rappellent les risques pouvant accompagner la quête d'un physique toujours plus spectaculaire, dans un milieu où le recours aux substances dopantes est loin d'être marginal.

Dans ces trajectoires, le corps n'est plus seulement une réalité biologique ou sportive : il devient un média permanent.

Du mythe d'Achille aux influenceurs

Cette évolution rappelle, d'une certaine manière, le destin d'Achille.

Dans la mythologie grecque, le héros choisit une vie courte mais glorieuse plutôt qu'une longue existence anonyme.

Notre modernité semble avoir déplacé cette logique. Il ne s'agit plus seulement d'accéder à la gloire, mais de demeurer visible. L'objectif n'est plus de réaliser un exploit, mais de ne jamais disparaître du flux continu des images.

La célébrité numérique remplace peu à peu la recherche de l'excellence.

Conclusion

Le culturisme contemporain s'inscrit dans une transformation plus large du rapport au corps dans les sociétés modernes. À travers les réseaux sociaux et l'économie de l'attention, le corps tend progressivement à devenir une image, un capital social et un objet de comparaison permanente.

Dans une lecture inspirée de Jean Baudrillard, cette évolution peut être comprise comme le passage d'un corps vécu à un corps simulé, où l'image finit par prendre le pas sur l'expérience incarnée. Cette dynamique fragilise le rapport à soi et contribue parfois à l'émergence de troubles tels que la dysmorphophobie.

Pour les chrétiens, cette évolution appelle un véritable discernement. Le christianisme n'a jamais méprisé le corps ; bien au contraire. Il affirme sa dignité parce qu'il est créé par Dieu et destiné à la résurrection. Mais il refuse d'en faire une idole. Là où notre époque tend à mesurer la valeur d'un homme à son apparence, l'Évangile rappelle que la véritable beauté est d'abord celle de l'âme, façonnée par les vertus plus que par les muscles.

Saint Paul écrit :

« L'exercice corporel est utile à peu de chose, mais la piété est utile à tout. » (1 Timothée 4, 8)

Et encore :

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? » (1 Corinthiens 6, 19)

Ces paroles rappellent que le corps possède une dignité réelle, mais qu'il ne porte pas en lui-même le sens ultime de l'existence.

Prendre soin de son corps est une bonne chose. En faire un absolu est une autre. Le danger n'est donc pas la musculation elle-même, mais le moment où le corps cesse d'être un don reçu pour devenir un objet de culte. Lorsqu'il devient une fin en soi, il risque de prendre la place de Celui dont il est pourtant appelé à être le temple. —

Désirez-vous recevoir notre Lettre ? Rien de plus facile : [cliquez ici !](#)

CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève



Comment nous aider ?

Principalement par une contribution financière nous permettant d'organiser des conférences et d'expédier notre Lettre.

Le QR vous facilitera votre versement.

Autre idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)

D'avance, nous vous remercions